POÉSIE

La mort de M. Augustin Doyer, le plus vieux des miliciens de 1812, a inspiré à un barde canadien, M. W. Chapman, l'idée de composer une magnifique pièce de vers que nous publions avec plaisir.

UN SOLDAT DE CHATEAUGUAY

Majestueux débris de ce groupe homérique Dont le sublime exploit, étonnant l'Amérique, A mis une auréole au nom de Chateauguay, Par la mort oublié, le soldat centenaire, Qui durant si longtemps commanda le tonnerre, Dans l'ombre vivait relégué.

Presque seul survivant de la grande épopée Que Salaberry fit jaillir de son épée, Le patriote—lui qui prodigua son sang Pour sauver autrefois son pays des entraves, Qui sur son sein meurtri portait la croix des Demandait l'aumône au passant. [braves.

Malgré son déclin, le vieillard héroïque Avait gardé toujours une fierté stoïque Qui faisait rayonner son front plébéien. Il vantait le passé : sa voix était magique, Quand il nous racontait la défense tragique Du Léonidas Canadien.

Et lorsque le canon grondait pour quelque fête, Le soldat tressaillait, et, redressant la tête, Courait voir défilé le bataillon vainqueur : Le drapeau qui frémit, le coursier qui s'effare, Les cris du commandant, les sons de la fanfare, Tout faisait palpiter son cœur !

Parfois quand le couchant versait sa lueur blonde, Il allait aux remparts : là, l'œil perdu sur l'onde, Il songeait en silence à ces jours glorieux Oh, conscrit, il volait défendre la frontière.... Alors il entendait dans la nature entière Comme des chants mystérieux.

Dans les soupirs des bois, dans les murmures [vagues Qui s'élevaient la nuit des roseaux et des vagues, Dans la douce rumeur qui flotte sur les vents, Dans l'hymne des oiseaux qui monte des claires, [rières, Il lui semblait ouïr des légendes guerrières, Et des poèmes émouvants.

Il croyait voir passer au loin, dans la pénombre, Des assaillants vaincus les régiments sans nombre Fuyant, sous la forêt, affolés, furieux ! Il croyait distinguer à travers les rafales Les sanglots des blessés, les clameurs triomphales Des voltigeurs victorieux !

Puis son regard quittait notre rive sereine, Car du lointain brumoux une voix souveraine Venait de lui jeter un grandiose écho !... Et son cœur chaleureux bondissait d'allégresse, Car la brise du soir lui disait la prouesse De nos soldats à Mexico !

Bientôt il entendait de longs cris de souffrance, Il contemplait, hélas ! la malheureuse France Qui se tordait aux pieds du Teuton triomphant... A cette vision qui troublait sa pensée, Qui faisait frissonner sa pauvre âme froissée, Le vieux pleurait comme un enfant.

Enfin, hier, la mort, de son bras invisible, A fondroyé le front du soldat invincible, Que l'âge et les regrets ne surent pas ployer. On a vendu sa croix, pour lui donner sa tombe, Et devant lui, devant cette gloire qui tombe, Nul n'est venu s'agenouiller.

Maintenant, il sommeille au bord du flot qui [chante, Et là, jamais d'amis, jamais de voix touchante N'ira pour lui prier dans les brumes du soir. Sur son tertre ignoré pas de fleurs, pas de [marbre ! Et pour tout mausolée il a l'ombre d'un arbre Où l'oubli seul viendra s'asseoir.

W. CHAPMAN.

Août 1881.

LE ROMAN

D'UNE

JEUNE FILLE PAUVRE

PAR

ELISA GAY

—O—

XXIX

"L'AGNUS DEI" DE ROSSINI

C'était encore l'hiver ; mais on sentait venir le printemps. L'air avait de tièdes bouffées, le ciel se faisait clément, les bourgeois gonflés étaient près d'éclater, et quelques pâquerettes hâtives étaient frileusement au soleil leur corole que la gelée avait à demi brûlée. Fernande,

libre, presque heureuse, se dirigeait à pas lents vers le village, s'enivrant avec délices de la paix de cette nature. Elle respirait comme un prisonnier qui a déposé ses chaînes, tout se revêtait pour elle d'un charme inexprimable, elle jouissait d'une de ces heures sereines, si rares dans la vie, et elle allait, sans souci, sans préoccupations, bercée par cette joie indéfinissable qu'elle sentait en elle, et qui lui faisait oublier le passé en laissant l'avenir dans un lointain que l'on ne cherche pas.

D'où lui venait cette joie ? Il lui eût été difficile de le dire. L'âme a des états que la raison ne saurait expliquer, ni approfondir.

Celle de Fernande subissait-elle l'influence de cette vaste solitude, de cette atmosphère rayonnante, de cette résurrection de la nature qui se faisait pressentir ?

Elle ne le savait pas elle-même, et elle allait seule, sur les chemins, souriant à ce bonheur inconnu qui dérobaît de son sein et éclatait dans ses yeux.

Madame Lobeau était en partie de plaisir dans un château des alentours, avec ses enfants : M. de Fineste, qui avait décliné toute invitation, était à la chasse ; M. Anatole avait été faire, il l'avait annoncé du moins, une visite à la baronne de Lacaute, et Fernande se dirigeait vers le presbytère, situé, nous le savons, à quelques kilomètres du château.

Lorsqu'elle y arriva, le village était presque désert. Elle le traversa, et, voyant l'église ouverte, elle y entra pour prier.

La prière est la manifestation de la joie aussi bien que de l'angoisse, Fernande, à genoux, sur les dalles de pierre, laissa monter à Dieu l'infinité de sa pensée et de son adoration. Lorsqu'elle se releva, il lui sembla que le ciel la caressait, à travers les vitraux de l'humble chapelle, et, tout émue, elle alla s'asseoir devant l'harmonium, dont les touches résonnèrent peu à peu sous ses doigts. Bientôt la jeune fille mêla sa voix aux sons de l'instrument. Un silence profond l'enveloppait. Emue de ses propres accents, elle chanta avec une profonde expression l'*Agnus Dei* de Rossini, et, lorsque les dernières notes s'éteignirent sous la nef, elle entendit, non loin d'elle, une respiration humaine. Elle se retourna. Philippe de Fineste, son fusil en bandoulière, était à genoux et priait. Elle aurait pu s'écrier comme Dioclès : "Quelle fête, quel spectacle pour moi de voir Epicure dans un temple !... Je n'ai jamais mieux compris la grandeur de Jupiter que depuis que je vois Epicure à genoux."

Philippe, il l'avait dit cent fois, n'était pas incrédule, mais ne savait pas prier. Et Fernande le voyait prosterner, dans une adoration muette ; elle devinait l'élan de sa pensée ; son attitude était celle du croyant.

Avec le chant de la jeune fille finit aussi l'extase. Il se leva, alla à elle, et, lui prenant les deux mains et la regardant comme le soir du bal.

—Fernande, lui dit-il, vous m'avez donné la foi. Merci.

La jeune fille voulut répondre, et ne le put. Un trouble étrange l'avait saisie ; son cœur s'était pris à battre avec violence ; il lui sembla que son nom prononcé par Philippe avait une douceur inconnue.

—Merci ! lui avait-il murmuré. Qu'avait-elle fait pour lui ! Rien. Et pourtant, elle sentait qu'elle n'était pas étrangère au changement qui venait de s'opérer en lui.

—Vous m'avez donné la foi, merci !

Elle se répétait ces paroles, croyant toujours les entendre ; mais Philippe, tremblant d'émotion, avait quitté l'église. Il avait dû s'arrêter un moment sous le porche pour y reprendre un peu d'empire sur lui-même. S'il eût été moins absorbé, il aurait peut-être remarqué, cachée derrière les chaises échataudées de la nef, une ombre qui cherchait à se dissimuler. Il ne vit rien, et disparut à travers les sentiers.

Fernande essaya de jouer, de répéter l'*Agnus Dei*. Ce fut en vain. Sa voix, d'ordinaire si sûre, trillait d'une façon éternante ; elle se tut et se contenta d'une prière mentale.

Lorsqu'elle quitta l'humble chapelle, il lui sembla qu'elle y laissait une part d'elle-même ; elle en regarda un à un les ornements, les détails, comme pour les imprimer dans son cœur, et fut obligée de se promener au grand air, avant de frapper à la porte du presbytère.

L'abbé Saturnin était absent. Pourquoi n'en fut-elle pas contrariée ? Elle ne se le demanda pas, et reprit à pas lents le chemin de Fineste. Lorsqu'elle y arriva, le château était désert. Elle se trouva presque heureuse de cette solitude, et erra de pièce en pièce, sans savoir se décider au repos.

Elle voulut écrire à son père, et ne le put ; toucher du piano, impossible ! dessiner, encore moins ; lire, elle dut fermer le livre.

D'où lui venait cette agitation intérieure, ce besoin de mouvement dans l'inaction ? Il lui aurait été difficile de le dire.

Les heures s'écoulèrent dans ce far niente charmant et irrésistible, et Fernande ne s'aperçut de la fuite du temps que lorsqu'on vint lui annoncer que le dîner était servi.

Philippe de Fineste et M. Anatole l'attendaient dans la salle à manger.

Pourquoi Philippe la traita-t-il avec un genre de respect, bien doux au cœur de la jeune fille ? Pourquoi la fit-il mettre à la place de la maîtresse de la maison, et la pria-t-il d'en remplir les fonctions ?

Qui sait ! A quoi bon ces pourquoi ? Cela n'était-il pas naturel et fort simple ?

Monsieur de Fineste parla peur Anatole se fit aimable. Peine perdue : Fernande restait muette mais souriante.

Le repas ne fut pas long. Aussitôt terminé, Philippe proposa une promenade dans le jardin.

—C'est tentant, dit M. Anatole ; je lis mon journal et je vous suis.

Fernande et Philippe sortirent.

—Oh ! oh ! murmura à part lui le précepteur ; il a oublié de fumer son cigare ; c'est grave ! !

La nuit était resplendissante ; pas un souffle dans l'air ; les étoiles semblaient flotter dans l'espace, pour mieux se mirer dans l'azur ; on eût dit que la nature retenait son haleine pour mieux s'écouter vivre dans cette ombre transparente qui l'enveloppait.

Fernande, au bras de Philippe, se taisait. Ils jouissaient l'un et l'autre de ce calme mystérieux ; ils étaient heureux. Songeaient-ils à interroger leur âme, à se demander le secret de ce bonheur intime ? Non ! Ils en savouraient le charme et n'osaient le troubler de peur de le voir s'épanouir.

La parole est un bruit humain qui a souvent sa mélodie ; dans certains états, on craint que ce bruit n'ait quelque chose de discordant qui fasse disparaître le fantôme caressé.

C'est ce que craignaient peut-être Philippe et Fernande.

Ils ne se parlaient pas ; leur silence parlait pour eux. Combien durèrent ces minutes si vite envolées ? Ni l'un ni l'autre ne s'en rendit compte. Soudain, ils tressaillèrent tous les deux. On jouait sur l'harmonium l'*Agnus Dei* chanté par la jeune fille à l'église.

—C'est étrange ! murmurèrent-ils à la fois.

—Oh ! oui, bien étrange ! répéta-t-elle. L'église était absolument déserte. Et M. Anatole prétend avoir passé l'après-midi chez la baronne.... Ecoutez ! reprit-elle après une pause, ce chant à quelque chose de déchirant qui me glace.

M. Anatole, ce ne pouvait être que lui qui jouait, en était à ce passage :

*Qui tollis, peccata mundi,
Miserere, miserere, miserere....*

En effet, ce mot *miserere* planant sur cette solitude, ressemblait à une lamentation.

—Enfant ! soupira-t-il. On dirait que vous avez peur.

Et il la rapprochait instinctivement de lui, L'écho portait aussi en ce moment, jusqu'à eux, les notes plaintives et éloignées d'un glas funèbre. Fernande était devenue tremblante.

—Rentrons ! supplia-t-elle.

Il y avait de la détresse dans son accent.

—Vous le voulez ? lui demanda-t-il avec une grande douceur dans la voix et une nuance de regret. Nous sommes si bien ici ! Qu'importe le son qui passe ! Il a fui, nous ne l'attendrons plus. De quoi vous effrayez-vous ? Vous ne le savez même pas. Ce *miserere* cet *agnus* plutôt, a désormais pour moi un charme attachant. N'est-ce pas lui qui m'a fait tomber à genoux et prier, ce que je n'avais su faire depuis mon enfance ! Il m'a ouvert les vastes horizons de la foi. Vous étiez si religieusement inspirée, que vous auriez animé un marbre. Je me suis senti meilleur en vous écoutant. Félicitez-vous de cette victoire que la théologie n'eût, peut-être, pas aussi bien, aussi vite remportée. Oui, vous m'avez donné la foi, et, avec vous, je crois au Dieu de miséricorde. Je vivais, non en sceptique, mais en indifférent ; vous m'avez transformé. Soyez-en bénie. Vous possédez, vous, la vraie religion ; apprenez-moi à la connaître. Je serai docile à vos conseils ; je réfuterais quelquefois, vieille habitude, et puis, on ne peut tout admettre sans discussion. Je me connais, la réforme sera un peu difficile à mon âge. Vous n'en aurez que plus de mérite. C'est entendu, n'est-ce pas ? Jusqu'à ce jour, qu'a été ma vie ? Des heures ajoutées à d'autres, rien de plus. Sans vous en douter, vous m'en avez montré le vide. J'ai besoin d'autre chose. Où le trouverai-je ? Je l'ignore. Un je ne sais quoi m'affirme que vous me l'apprendrez. C'est pourquoi je murmure : J'ai soif ! Je vous ai entendue dire à Hermine, sur le *statio* du Christ, de merveilleuses paroles. Vous expliquiez que Jésus avait soif d'amour, de dévouement, de sacrifice, lui qui était la victime propitiatoire et mourait pour l'humanité. Ma soif est moins mystique, assurément ; l'infini m'attire en m'épouvantant ; aussi mes aspirations ont-elles un vol moins élevé. Les définir ne me serait guère possible. Aidez-moi à lire ce qui se passe en moi.... Vous ne me répondez pas ?

—Je vous écoute.

—Et vous acceptez ma proposition ?

—Ce serait téméraire.

—Vous ne m'avez donc pas compris ?

—Oh ! si, je vous ai bien compris !

—Hé bien ?

—Songez que je ne suis qu'une pauvre petite institutrice, et que c'est un rôle d'ange que vous me proposez.

—Celui qui vous convient. Ne nous récriez pas. Qu'étais-je avant votre arrivée ? A peine un être pensant. Je ne sais même pas si je savais penser. Aujourd'hui, je sens que j'ai une intelligence ; elle s'est agrandie à votre contact ; une âme ; je n'en doutais pas, mais ne m'en préoccupais guère. Je sens aussi que la vie croît en moi avec une force, une puissance inconnue. Vous seule avez opéré ce changement. Terminez votre œuvre. Il y a longtemps que je voulais vous en prier. Je n'osais. Ne l'avez-vous pas deviné ?... Ne vous taisez pas, Fernande, et à votre tour, parlez-moi....

Elle entendait battre son cœur, et, confuse, charmée, émue, heureuse, frémissante, elle restait muette ; mais sa physionomie réfléchissait si bien ses sentiments qu'il reprit après une courte pause.

—Vous l'avez deviné, tout en vous me l'ré-

vèle. Ne me dites pas non, je ne le croirais pas.

Une voiture faisait crier le sable de l'avenue.

—Déjà ! fit-il en tressaillant légèrement ainsi qu'elle.

—J'avais oublié, murmura-t-elle.

—Fernande !

—Que voulez-vous ?

—Rien, rien ! venez ! Pourquoi tremblez-vous ? Appuyez-vous sur moi.

—On m'appelle.

—Laissez appeler. N'êtes-vous pas avec moi ?

La jeune fille était vaguement troublée sans en pénétrer la raison. Il lui semblait qu'un coup de feu était venu la réveiller en plein rêve, et elle marchait sans en avoir conscience, lorsque l'apparition d'Anatole dans une des allées transversales lui rendit le sang-froid qu'elle cherchait en vain.

—Je vous trouve, enfin ! s'écria le précepteur en les abordant.

—Le journal a été bien long à lire, M. Anatole, répliqua Philippe.

—Pas trop.

—Que n'êtes-vous venu nous rejoindre, lui dit Fernande.

—J'ai d'abord pensé à le faire, puis, je me suis senti fatigué et je suis resté. Je venais vous avvertir de l'arrivée de ces dames.

—Merci, nous les avons entendues.

—Je cours à leur rencontre !... Ah ! nous sommes prévenus.

Hermine, Gaston et leur mère se dirigeaient, en effet, vers eux.

XXX

LA BONNE AVENTURE

Qu'avait Philippe de Fineste ! Il sortait beaucoup ; sa passion de la solitude l'avait repris ; il parlait peu, paraissait absorbé par une pensée unique, et, depuis quelques jours, on ne le voyait qu'aux heures des repas. Chacun, autour de lui, s'en préoccupait à sa manière et gardait pour soi ses impressions.

Fernande se demandait bien bas si elle ne lui avait pas déplu, et se sentait au cœur une tristesse inanalysable. Elle n'avait rien dit à madame Lobeau de la scène de l'église. Pourquoi s'était-elle tu ? Il lui semblait qu'il y avait là un secret qui devait rester entre Philippe et Dieu. Pourquoi pas un mot des projets de réforme de M. de Fineste alors qu'elle savait que ces projets rempliraient de joie madame Lobeau ?

Mystère !

La jeune fille, s'isolant au milieu de tous, trouvait un grand charme à repasser dans son esprit la conversation du jardin. Rien ne lui échappait, le moindre incident était évoqué par elle ; elle retrouvait ses émotions dans ce souvenir, et s'identifiait si bien avec lui, qu'elle ne voyait rien de ce qui se faisait autour d'elle, et qu'on était souvent obligé de répéter la même phrase pour l'arracher à sa rêverie. La pétulente Hermine s'était aperçue de cet état et lui avait demandé en riant si elle était à la recherche d'un problème insoluble. M. Anatole lançait à ce propos des termes obscurs qu'on pouvait interpréter *ad libitum*. Madame Lobeau se taisait, et madame de Blanchemin affirmait à la baronne que leur bonne amie était plus préoccupée qu'elle n'en avait l'air. Et sur ce, grâce à sa prodigieuse imagination, elle bâtissait les plus jolis romans du monde, dans lesquels figuraient toujours des Estolles et des Némorins, et faisait provision de proverbes pour la circonstance. La baronne, moins perspicace qu'elle, ne croyait guère à ses contes ; elle avait pourtant qu'elle devinait qu'il se passait quelque chose, sans pouvoir rien préciser.

M. Philippe, ni Fernande ne s'apercevaient qu'ils étaient le point de mire général. C'eût été difficile à Philippe qui devenait quasi invisible. Quant à Fernande, sa pensée l'obsédait trop pour lui permettre d'observer.

—Que vous êtes peu aimable, mon cher Philippe ! dit un soir madame de Blanchemin, à M. de Fineste. Je viens exprès pour vous, n'en déplaise à ces dames, et voilà que vous vous sauvez comme un véritable sauvage ! Allons, mon beau ténébreux, asseyez-vous là, près de moi, et confiez moi vos chagrins.

—Je n'en ai pas, madame, que je sache.

—Paroles que le vent emporte, cher ; je suis sûre de ce que j'avance.

—Vous êtes mieux renseignée que moi, madame. Veuillez me révéler ce que vous connaissez si bien.

—Devant tout le monde ?

—Pourquoi pas ?

—Je ne suis pas de cet avis.

—C'est donc bien grave ?

—Peut-être !

—Bien effrayant ?

—Qui sait !

—Oh ! oh ! vous commencez à m'inquiéter !

—Je n'ai encore rien dit.

—Je vous écoute. Mais, de grâce, épargnez-moi.

—Auriez-vous déjà peur ?

—Je n'ose répondre du contraire. Qu'importe !

Dites, je suis impatient.

—Vous le voulez ?

—Certainement.

—Eh ! bien ! mou pauvre ami, vous êtes....

—Parlez !

—Vous êtes....

—Je suis ?

—A....mou....reux.

—Moi !

—Lui !